

INTRODUCTION

La deixis, le déictique et la déictisation : ces trois notions, ici nodales, réclament des éclairages variés, de la part de la sémiotique, de la linguistique, de la philosophie, de la théorie littéraire, de la théorie de l'art, de l'esthétique, ou encore de l'anthropologie. En faisant dialoguer plusieurs de ces champs de recherche, le présent ouvrage, d'une part, propose une réflexion théorique et épistémologique qui constitue son soubassement conceptuel, et, d'autre part, fait appel à des études de cas très variés, portant sur des corpus authentiques pris dans leur intégralité et complexité, qui mettent les hypothèses à l'épreuve du concret. Il souhaite ainsi échapper au verbocentrisme, d'abord en pratiquant une ouverture sur le langage visuel et sur les sémiotiques-objets syncrétiques, ensuite en se penchant sur des pratiques interactionnelles, au-delà des textes et des discours. On y ajoutera qu'il cherche à rendre compte non seulement des marques laissées par une instance d'énonciation, mais encore du mouvement de la déictisation.

Par ce biais, ce livre présente une vue qui, à défaut d'être panoramique, entend renouveler et diversifier les approches d'un phénomène particulièrement complexe qui, malgré les nombreux travaux qui y ont été consacrés, continue à opposer une certaine résistance. Ainsi, on pourrait se demander si la catégorie du déictique garde sa pertinence quand elle est confrontée à un tableau, à un objet syncrétique ou à une pratique.

La deixis au sens large constitue un continent que l'on ne saurait aborder qu'avec prudence : si consensus il y a – du moins en apparence –, nombreux sont les points critiques qui demeurent. Ébauchant un parcours, cet ouvrage cherche à apporter des réponses à un ensemble de questions transversales aux débats animés que la problématique suscite depuis l'antiquité grecque et le « ceci sensible » d'Aristote jusqu'à des publications récentes qui, tel le numéro de *Langue française* (2017) adoptant une perspective multimodale, visent à prendre en considération l'actorialisation, la spatialisation et la temporalisation de comportements

signifiants plus larges. On peut, sur ces bases, circonscrire un champ de questionnement et tracer quelques pistes que les textes ici réunis se proposent d'explorer.

DE LA DEIXIS À LA DÉICTISATION

Si l'on adopte le point de vue de l'énonciation, la notion de déictique concerne-t-elle, d'emblée et uniquement, ce que l'on a pu appeler l'« énonciation énoncée » ? Se contentera-t-on de présupposer un sujet d'énonciation désincarné, qui se soustrait à l'analyse, ou dont l'analyse tombe sous le coup d'une forclusion, comme cela peut être le cas en sémiotique greimassienne ? En quoi et sous quelles conditions les déictiques – ou du moins le mouvement de la déictisation – permettent-ils de surmonter ce clivage entre l'énonciation énoncée et l'énonciation en acte ? On peut argumenter ce dépassement doublement : à travers la prise en considération d'une instance *sensible* et d'un *mouvement* originaire.

Essayons de préciser ces points en partant d'un noyau définitionnel partagé, surtout en linguistique et en sémiotique. Pour Benveniste (1966), une instance sujet s'approprie la forme « je » et ses corrélats spatio-temporels (deixis de personne, deixis spatiale et deixis temporelle), implantant en face de lui le « tu » ou le « vous ». On en trouve confirmation dans le *Dictionnaire de linguistique* de Jean Dubois *et al.*, qui met en avant, outre la deixis personnelle, les deixis spatiale et temporelle :

Tout énoncé se réalise dans une situation que définissent des coordonnées spatio-temporelles : le sujet réfère son énoncé au moment de l'énonciation, aux participants à la communication et au lieu où est produit l'énoncé. Les références à cette situation forment la deixis, et les éléments linguistiques qui concourent à « situer » l'énoncé (à l'embrayer sur la situation) sont des déictiques. (1972, p. 137)

Ce que Franck Neveu reformule en ces termes, à l'entrée « Deixis » du *Dictionnaire des sciences du langage* :

Mot grec signifiant « désignation ». On appelle deixis (ou exophore *vs* endophore) un mode de relation référentielle qui se manifeste par le fait que les signes

linguistiques qui l'expriment ne peuvent être interprétés indépendamment des coordonnées personnelles et spatio-temporelles définies par la situation d'énonciation. (2004, p. 91)

On peut ainsi dégager une vulgate énonciative, dont Greimas et Courtés se font l'écho à leur manière : « les déictiques (ou indicateurs, pour E. Benveniste) sont des éléments linguistiques qui font référence à l'instance de l'énonciation et à ses coordonnées spatio-temporelles : je, ici, maintenant » (1979, p. 86-87).

Sur ces bases, le présent ouvrage souhaite étudier le passage à la déictisation. Cette dernière peut être « interne » ou « externe » (voir ici Bertrand et Estay Stange, Colas-Blaise). Plus fondamentalement, elle peut être comprise comme un mouvement attestant la prise de position d'une instance : une prise de position *au* monde, quand l'instance sensible sort tout juste de l'inhérence à elle-même ; *devant* le monde, grâce à la perception ; *dans* le monde, qui est *expliqué*, au sens guillaumien du terme ([1929] 1970), par une topographie et une articulation du temps en passé, présent et futur (voir Colas-Blaise, 2019). Les enjeux sont réels, puisque c'est se donner les moyens de considérer la genèse du sens, en remontant vers le geste d'énonciation, vers une attitude primordiale qui suppose une instance non seulement perceptivo-cognitive, mais aussi sensible. On peut mettre l'« *origo* » déictique, analysée par Karl Bühler (1934), en relation avec l'organisation, dans une perspective phénoménologique, d'un « centre déictique » dont le « champ de présence » est en effet, selon les mots de Fontanille,

[...] cerné, dessiné, prédiqué par la visée de l'autre ; cerné dans le temps aussi bien que dans l'espace, puisque c'est cet autre même qui définit les limites du champ en rétention et en protension. Et cette activité présuppose elle-même une visée du sujet-centre déictique, au cours de laquelle il identifie l'autre comme autre chair intentionnelle, en empathie avec sa propre chair. (1996, p. 171-172)

FONCTIONNEMENT RÉFÉRENTIEL ET RÉFLEXIVITÉ

En quoi peut-on parler, avec Georges Kleiber, d'un « excès énonciatif » (2016, p. 42) ? Faut-il privilégier le fonctionnement référentiel ? Cette question délicate est traitée par plusieurs contributions à ce volume. La focalisation de l'attention sur ce que Benveniste appelle l'« appareil formel de l'énonciation » (1966) ne doit pas masquer une fonction centrale du déictique, à savoir celle qui consiste à organiser le passage de la parole au monde « réel », c'est-à-dire son fonctionnement référentiel ou mode de référence (*cf.* ici même Maingueneau, Bordron, Brandt, Petitjean, Colas-Blaise, Klinkenberg, Périneau-Lorenzo, De Luca). Georges Kleiber plaide pour une meilleure prise en considération de l'indexicalité et de la *token*-réflexivité (« renvoi à l'occurrence ») au détriment d'une définition localisante qui réduit le *je* et le *tu* aux rôles de locuteur et d'interlocuteur : « [...] la vague énonciative a été trop forte et a empêché de voir que la référence, même pour *je* et *tu*, s'opère de manière indexicale, à la façon d'un doigt tendu, c'est-à-dire à partir d'éléments en relation spatio-temporelle avec l'occurrence de *je* ou de *tu* » (2016, p. 42). Benveniste met lui-même la dimension référentielle en avant :

Dans l'énonciation, la langue se trouve employée à l'expression d'un certain rapport au monde. La condition même de cette mobilisation et de cette appropriation de la langue est, chez le locuteur, le besoin de référer par le discours, et chez l'autre, la possibilité de co-référer identiquement, dans le consensus pragmatique qui fait de chaque locuteur un co-locuteur. (1974 [1970], p. 82)

On peut cibler plusieurs aspects. Sémiotiquement, l'enjeu consiste à considérer que le *geste déictique* en tant que « geste de pointage » ne se contente pas de renvoyer à une « réalité » déjà constituée, mais qu'il est impliqué dans la *construction* d'un référent donné en partage (voir ici même De Luca).

Ensuite, la référence peut être conjuguée avec l'*autoréférence*, au sens où l'entend notamment Jacques Fontanille, quand il fait découler la « structure déictique » de la « prédication assumptive » ([1998] 2003,

p. 284). L'autoréférence entre ainsi dans la définition même de la référence déictique, une instance d'énonciation indiquant sa position. La déictisation comme mouvement y est irrémédiablement liée.

D'un autre point de vue, les déictiques permettent de penser une « irruption du discours à l'intérieur de la langue » (Ducrot, 1995, p. 370) : non seulement le lien entre la parole et le monde « réel », mais encore leur *emploi*. Plus largement, la question concerne la prise en considération du *contexte*, dont Catherine Kerbrat-Orecchioni (1980, p. 30-31) envisage une version restreinte et une version étendue. Ce point mérite une considération particulière en sémiotique qui, au-delà d'une possible « sémiotisation » du contexte, confronte la notion de contexte avec celle de *situation sémiotique* (Landowski, 1997, 2004 ; Fontanille, 2008). Un des défis à relever consiste à mettre la situation d'énonciation, analysée en linguistique, en regard avec la situation comme niveau d'immanence ou de pertinence : donnant lieu à une expérience sensible, la situation correspond en sémiotique à une configuration hétérogène rassemblant les éléments dont sont fonction la production et l'interprétation d'une « interaction communicative » (Fontanille, 2008, p. 25).

La notion de contexte garde sa pertinence dès lors que l'on cherche à penser ensemble la dimension référentielle et la capacité réflexive (voir Brandt ici même), dans le sillage de l'opposition wittgensteinienne entre le *dire* et le *montrer*. François Recanati note au sujet des « token-réflexifs » qu'

[...] on ne peut en général déterminer le contenu propositionnel d'un énoncé si l'on ne prend pas en considération, à côté de ce que signifie la phrase-type, ce que montre le contexte de son énonciation, et certaines expressions figurant dans la phrase ont précisément pour fonction, en réfléchissant le fait de l'énonciation, d'inviter à prendre en considération ledit contexte. (1979, p. 157-158)

LA « CLASSE » DES DÉICTIQUES

Les unités linguistiques qualifiées de déictiques se regroupent-elles dans une classe ? De quelle nature sont les marques ou traces « déictiques » laissées par le geste d'énonciation dans les images ou les objets

sincrétiques ? La prise en considération des interactions plurimodales et, plus largement, des pratiques (voir ici même De Luca, Thiburce), nous invite-t-elle à être sensibles à des phénomènes suprasegmentaux ? Enfin, est-il possible de découpler la deixis et les déictiques repérables comme tels ? Nous sommes face à un nouveau nœud de complexité.

Les limites de la classe des déictiques peuvent être contestées ou franchies. Nous savons que, pour d'aucuns, les pronoms personnels ne constituent pas des déictiques, la notion de déictique étant réservée aux démonstratifs. Une réflexion sur l'index défini à partir du signe indexical (par exemple, le doigt pointé) ou indexant, de la portion d'espace désignée et de la relation instaurée entre le premier et la deuxième pourrait aller dans ce sens (voir ici Maingueneau, Bordron, Brandt, Klinkenberg, Périneau-Lorenzo). L'indexicalité fait ainsi l'objet d'une réflexion poussée. On peut faire état d'une double deixis : « centrifuge » et « centripète » (Beguin-Verbrugge, 2006 ; et ici même Klinkenberg). Pour autant, les notions d'indexicalité, d'ostension référentielle et de deixis (ici Colas-Blaise) sont-elles superposables ? Cette question appelle un examen approfondi.

Comme nous venons de le suggérer, nous partons des définitions des déictiques les plus courantes, qui englobent l'instance de l'énonciation à côté des coordonnées spatio-temporelles, comme c'est le cas chez Greimas et Courtés – ils postulent des « deixis de référence à partir desquelles des catégories temporelles, aspectuelles et spatiales peuvent se déployer » (1979, p. 87) – et dans *L'énonciation* de Catherine Kerbrat-Orecchioni :

Nous proposons donc des déictiques la définition suivante : ce sont *les unités linguistiques dont le fonctionnement sémantico-référentiel (sélection à l'encodage, interprétation au décodage) implique une prise en considération de certains des éléments constitutifs de la situation de communication, à savoir :*

- le rôle que tiennent dans le procès d'énonciation les actants de l'énoncé,
 - la situation spatio-temporelle du locuteur, et éventuellement de l'allocutaire.
- (1980, p. 36)

Le recensement des déictiques n'en demeure pas moins délicat, pour au moins deux raisons. D'une part, la partition benvenistienne qui oppose le locuteur « je » et l'interlocuteur « tu » au « il » comme non-personne résiste mal à la volonté de proposer un traitement catégoriel unitaire qui définit le « il » par rapport à la situation de communication (négativement, il est vrai, le « il » ne pouvant être un des co-locuteurs),

à l'instar du « je » et du « tu » (Kleiber, 2016, p. 36). Surtout, si le « il » est « celui dont on parle », la même analyse vaut pour le « je » et pour le « tu », dès lors que l'on accepte avec Guillaume et Benveniste de considérer le « je » et le « tu » comme des délocutés à la manière du « il » (*ibid.*, p. 38-39). Enfin, la classe des déictiques est-elle stabilisée ? Il faut parler d'un emploi déictique du « il », quand ce dernier se hausse lui-même au rang de déictique (ex. : un enfant devant un tableau pointe un personnage du doigt, en s'exclamant : « Regarde, comme il est beau ! ») (Riegel, Pellat, Rioul, [1994] 2009). La prise en compte de degrés de *saillance* invite à considérer l'implication d'une instance perceptive ou du moins, dirons-nous à la suite de *Deixis am Phantasma* de Bühler ([1934] 1965), l'engagement d'une instance corporelle, également fictionnelle, caractérisée par des schèmes d'expérience.

Autre problème : la partition en exophoriques et endophoriques. On peut avancer avec Catherine Détrie, Paul Siblot et Bertrand Verine que « deixis et anaphore sont les deux pôles extrêmes d'un processus graduel de saturation référentielle » (2001, p. 74). En même temps, la frontière entre les deux est quelque peu poreuse. Georges Kleiber aborde (1986) la question de l'élargissement de la deixis à la situation anaphorique, que peut justifier la « présence » du référent d'une expression anaphorique dans la situation d'énonciation, ainsi que la notion de deixis textuelle de Lyons (1980) (ici même, voir notamment Périneau-Lorenzo). Ce qui ne manque pas de soulever le problème de la nature et de l'étendue du contexte d'énonciation, comme le souligne Frédéric Landragin (2006) dans l'entrée « Déixis » de *Sémanticlopédie, Dictionnaire de sémantique*.

Plus largement, cet ouvrage s'interroge sur le possible repérage de déictiques dans les textes et discours non verbaux : il s'agit de prêter attention à des propriétés à la fois iconiques et plastiques de l'image. Si l'on privilégie le point de vue de la déictisation, c'est-à-dire du mouvement déictique sous-jacent, on peut s'interroger sur une possible extension des limites de la classe, au point d'englober l'aspectualisation spatiale et temporelle signalée, par exemple, par la ponctuation du texte ou la gestion des blancs de la page, le phénomène du rythme et de la prosodie, en marge des catégories grammaticales (Landragin, 2006). À cela s'ajoutent des mouvements mimo-faciaux et, plus généralement, des gestes et des postures, dans le cas des comportements interactionnels signifiants (Jacquin, 2017) et des pratiques signifiantes (voir ici

Périneau-Lorenzo, De Luca, Thiburce). Fondamentalement, c'est prévoir la possibilité d'une deixis qui ne soit pas portée par le mot, comme c'est le cas avec *je, ici, maintenant* ; c'est restituer les modulations continues contre les discontinuités. Enfin, sans doute peut-on, au-delà des repérages stricts, qui recourent à la segmentation, tabler sur une « déicticité diffuse » (voir De Luca ici même).

La référence ostensive, qui implique un geste ostensif, devra-t-elle être distinguée du déictique au sens étroit du terme, ainsi que le propose Frédéric Landragin (2006) ? L'adoption d'un point de vue plus sémiotique permet d'aller plus loin. Nous retiendrons trois aspects. D'abord, mettre en avant le geste ostensif nécessitera la prise en compte de la dimension sensible de l'instance d'énonciation. Cette composante fait l'objet de plusieurs contributions à ce volume (Bertrand et Estay Stange, Parret, Colas-Blaise, Biglari, Le Guern, Soulages, Darrault-Harris, De Luca, Thiburce). Ensuite, le geste ostensif s'articule avec le geste déictique au sens étroit du terme ; tous les deux signifient au sein de la déictisation comme mouvement à la base de toute production sémiotique du sens. Y participe l'installation d'un *je, ici, maintenant* qui embraye sur la situation d'énonciation (ce volume donne l'occasion d'un réexamen de l'opposition embrayage *vs* débrayage ; voir surtout l'analyse de Darrault-Harris). Or, cette installation clôt le processus du déploiement des catégories personnelle, spatiale et temporelle, qui connaît des étapes. Il faudra donc se demander, dans une perspective génétique, en quoi l'installation du « je » est préparée, annoncée, par d'autres formes, émergentes.

Finalement, est-il possible de parler de référence en l'absence même de déictiques, explicites ou implicites ? C'est la question, centrale, que se pose Oswald Ducrot :

On peut en effet se demander si un acte de référence est possible sans l'emploi, explicite ou non, de déictiques. Les démonstratifs [...] comportent un aspect déictique. C'est le cas aussi des noms propres (« Dupont » – « le Dupont que tu connais »). Enfin les descriptions définies ne peuvent généralement pas satisfaire à la condition d'unicité si elles ne font pas allusion, directement ou non, aux circonstances de la parole (« l'homme à côté de Pierre » – « l'homme qui, à l'endroit et au moment où je parle, se trouve à côté du seul Pierre dont il peut être question dans notre présente conversation »). (1995, p. 370-371)

On assiste, fondamentalement, à un élargissement considérable de la classe des déictiques, qui inscrit la deixis dans un texte ou un discours

explicitement, mais aussi implicitement¹. Dissocier la question de la deixis de celle des déictiques explicites, au sens restreint du terme, et donc ériger la deixis ou, mieux, la déictisation au niveau d'un mouvement de base, constitutif de toute production du sens, au même titre que la modalisation, c'est se donner les moyens de réfléchir sur de nouveaux frais à la manière dont une instance, qui peut être subjective, construit un être-au-monde, un rapport au monde – au temps, à l'espace et à l'A(a)utre (voir Colas-Blaise, 2012). Cela en amont de toute textualisation ou discursivisation qui donne une forme de manifestation linguistique aux choix souterrains. La déictisation consiste ainsi dans la projection d'une deixis (profonde) personnelle, spatiale et temporelle comme forme liminaire d'organisation du sens. On pourra parler d'une qualité, d'une coloration ou tonalité déictique, surtout pour rendre compte, à terme, de phénomènes diffus et supra-segmentaux. À cela s'ajoute que la déictisation organise un espace textuel interne (sur le modèle du syntagme nominal démonstratif suivi d'une proposition relative) et le fait entrer en résonance avec l'espace externe du récepteur. Enfin, nous l'avons vu, elle se charge de la référenciation.

La question se pose tout particulièrement pour les images et les pratiques multimodales. Les demandes qui nous sont adressées sont nombreuses : est-il possible de repérer des unités ou des dispositifs signifiants spécifiques au texte visuel ? Les déictiques s'organisent-ils en configurations ? Quel est le lien établi avec le spectateur ? On le voit, les questions sont en partie transversales aux productions du sens, quels que soient les langages retenus ; en même temps, il s'agit de rendre compte des modulations que la prise en considération de productions visuelles et synchrétiques impose à la notion de déictique. C'est une posture semblable qu'adopte ici Jean-Marie Klinkenberg, en abordant la relation entre le texte verbal et l'image du point de vue de l'index, mais aussi Herman Parret, quand il table sur une « analogie » entre le « *Voici* artistique » et la deixis énonciative pensée par Benveniste. Si les questions ne sont pas nouvelles, il s'agit de pousser la réflexion plus avant. Précisément, ce sont les termes de cette « analogie » qu'un certain nombre de contributeurs étudient ici.

1 Selon Charles Bally, « la parole est un déictique général, qui identifie l'expression à la pensée du parleur. Il suffit de dire *Il pleut* pour que l'entendeur comprenne qu'il s'agit d'une constatation faite par le parleur ». ([1932] 1965, p. 51).

L'ADRESSE AU TU/VOUS

On sait que, selon les théories de l'énonciation, la référence de type déictique met dans le jeu des coordonnées personnelles, spatiales et temporelles. Les déictiques ont ainsi pour mission d'articuler des textes ou des discours à des situations conçues non point comme des situations de communication au sens large, dont on pourrait donner une description sociale, mais comme un système dont le co-énonciateur constitue une des trois positions (voir Maingueneau, 2004). Dans ce cas-là, théoriser la situation sémiotique, à la suite de Jacques Fontanille, c'est déplacer l'accent sur l'*interaction* et sur l'ajustement entre plusieurs interactions (« situation-conjoncture », 2006, p. 223).

La question de l'énonciataire – interlocuteur, lecteur, spectateur, récepteur, participant, partenaire... – est ici traitée par un nombre important de contributions (Maingueneau, Brandt, Parret, Petitjean, Colas-Blaise, Biglari, Le Guern, Klinkenberg, Périneau-Lorenzo, Soulages, De Luca, Thiburce).

D'abord, la question, nodale, reçoit son soubassement théorique de Benveniste, qui, ainsi que nous avons pu le rappeler, plante d'emblée un « tu » face au « je ». C'est mettre sur le devant de la scène la triade ou le triangle déictique (ici Brandt, Parret), mais aussi, plus spécifiquement, prévoir un dédoublement du corps du regardeur et dégager des « régimes scopiques » (ici Soulages). Plus largement, l'énonciataire est celui qui est affecté vivement, qui subit, mais aussi cette instance sensible et perceptivo-cognitive qui s'implique activement dans l'interprétation du texte verbal ou visuel, dans l'interaction, en mobilisant son bagage encyclopédique, des formes praxiques, des représentations doxiques et des normes. L'adhésion à quelque chose, voire l'immersion *dans* un spectacle, mais aussi la gestion de la distance sont alors modulables. Quant à la dimension interactionnelle, elle peut prendre des formes diversifiées : ainsi celles de la danse ou de la balade urbaine, comme le développent respectivement ici De Luca et Thiburce.

COMPOSITION DE L'OUVRAGE

Le volume s'organise en quatre parties, qui permettent d'explorer différentes facettes de la deixis, des déictiques et de la déictisation. Dans un premier temps, il est question d'une réflexion conceptuelle au confluent de la sémiotique, de la linguistique, de la philosophie et de l'esthétique. La deuxième partie aborde le discours verbal, à travers des textes dramatiques, romanesques, poétiques ou juridiques. Ensuite, l'étude des déictiques dans le discours visuel et synchrétique témoigne de notre souhait de ne pas cantonner l'analyse aux textes et discours verbaux. Enfin, dans la dernière partie, il s'agit de s'interroger sur le rôle que les déictiques jouent dans différents types de pratiques interactionnelles. L'idée, souvent développée, de la triade déictique qui prévoit l'adresse à un énonciataire est alors appliquée à l'interaction et à la pratique.

La première partie entame une réflexion de fond sur le déictique, qui peut être « particularité pure et instabilité » ou « présence absolue » (Maingueneau), mais aussi désigner une « singularité » et l'« universalité » (Bordron). Selon des points de vue théoriques différents, la deixis est considérée comme un réseau d'espaces mentaux (Brandt) ou la « charpente déictique » élémentaire, aspectuelle et tensive, est dite prendre en charge des traits rythmiques du sensible (Bertrand et Estay Stange). Enfin, l'idée de la présence absolue est conjuguée avec celle de l'expérience esthétique comme expérience de vie (Parret).

Dans le premier texte, *Dominique Maingueneau* prend appui sur deux exemples de discours issus d'époques très différentes (l'allocution par laquelle Hegel a inauguré sa chaire à l'université de Berlin en 1818 ; un discours prononcé par Barack Obama lors de sa première campagne pour la présidence des États-Unis en 2007), pour étudier le rôle que le déictique joue à l'intérieur d'une scénographie produisant un « surmonde » construit par l'énonciation : le passé mythique d'une histoire collective, pour le discours politique ; une doctrine, pour la philosophie. Un élargissement du modèle à l'un des usages les plus remarquables des déictiques, la formule de l'Eucharistie « Ceci est mon corps », lui permet de souligner davantage l'ambivalence du déictique, tendu entre « particularité pure et instabilité » et « présence absolue ».

Dans ce dernier cas, l'activité énonciative impose et donne en partage une évidence première.

Dans le deuxième article, *Jean-François Bordron* s'interroge sur les fondements de l'acte de la désignation ou, mieux, de la monstration. Prenant d'abord appui sur la logique de Port-Royal et, plus particulièrement, sur la formule sacramentelle déjà évoquée, à savoir « Ceci est mon corps, ceci est mon sang », l'auteur réexamine la possibilité de rapporter le fait de montrer, par le truchement d'un déictique, à la « présence sensible d'une chose ». Plus largement, il évalue les conséquences sur la nature du déictique « ceci » du débat sur la nature ontologique de la « chose présente en général ». La question est celle de l'engagement ontologique, l'idée de la singularité de ce que peut désigner « ceci » devant être conjuguée avec celle de l'« universalité » des déictiques : les déictiques semblent devoir désigner des choses particulières et en même temps ne posséder qu'une valeur universelle.

Pour sa part, *Per Aage Brandt* cherche à défendre l'idée que ce qui rend la déicticité référentielle, c'est son caractère auto-énonciatif : « je dis *que* je dis ce que je dis ». Voyant les manifestations les plus importantes de la deixis langagière dans les démonstratifs, les articles et les embrayeurs, il considère la déicticité des pronoms *ceci* et *cela* (*ça*) comme étant la plus « pure » en français. L'accent est mis sur la triade déictique – le sujet énonciateur et l'énonciataire se trouvent liés par la monstration d'un référent –, mais aussi sur la sémantique déictique commune aux démonstratifs et aux articles. Ces derniers sont vus d'abord comme des *déterminateurs* dont la variation morphologique concerne la sémantique du renvoi, générique, spécifiant ou autre, ensuite comme des *classificateurs*, révélant l'existence d'une ontologie naturelle distinguant des classes de choses dans le monde. Per Aage Brandt esquisse une théorie des déictiques qui conçoit la deixis comme un réseau d'espaces mentaux (de présentation et référentiel) soumis au processus du *blending*. Il s'agit, plus particulièrement, d'étudier leur rôle, proche de celui de l'hypotypose, dans la déictification théâtrale du référent.

Denis Bertrand et *Verónica Estay Stange* s'attachent à cerner les propriétés déictiques de l'aspectualité considérée comme le « siège d'un dispositif déictique à part entière qui, sans médiation langagière, renvoie en dernière instance au corps percevant et à ses multiples projections ». En se référant au cinéma expérimental et à la musique, en rapprochant des

phénomènes visuels et auditifs, les auteurs cherchent à appréhender l'art « abstrait » ou la musique qualifiés de « pure énonciation » ainsi que la déictisation phénoménale, interne et externe. Ils visent à identifier les mécanismes de production d'une « charpente déictique » élémentaire, à la fois aspectuelle et tensive, qui relève des traits rythmiques du sensible. Ils cherchent à montrer comment une ligne déployée dans l'espace, pour ce qui est du domaine du visuel, une « ligne mélodique », dans le domaine du sonore, parviennent à désigner un *là-bas* par rapport à un *ici*, point d'ancrage du dispositif spatio-temporel, un *après* par rapport à un *avant* (déictisation interne), mais aussi se positionnent par rapport au *ici* et au *maintenant* du récepteur (déictisation externe).

Mobilisant les travaux de Benveniste, de Husserl, de Merleau-Ponty et de Lyotard, *Herman Parret* envisage le triangle déictique dans l'expérience esthétique : l'œuvre d'art montre et touche un « tu » ; il est question d'un ajustement entre le « je », l'œuvre d'art, et le « tu », l'audience des amoureux de l'art. L'esthétique culmine dans une politique du « *Nous* ». L'auteur soutient qu'une œuvre d'art est dotée d'une *présence* absolue, « vécue » comme un événement, qui nous interpelle, qui nous touche charnellement. Non seulement le corps sensoriel se place sous le signe du « Sensible en soi » appelé chair – la chair de l'amoureux de l'art se confond avec la chair de l'œuvre –, mais aussi l'expérience esthétique est la « trace de la touche ». Enfin, si l'art est « quémandeur d'amour » et si nous sommes toujours des « amoureux de l'art » – « *Nous* » comme communauté de vie –, c'est que l'expérience esthétique est expérience de vie, dans la « con-vivance ».

La deuxième partie examine le fonctionnement des déictiques dans le discours verbal. Trois articles consacrés à trois types de discours littéraire – théâtral, romanesque et poétique – sont suivis d'une contribution focalisée sur le discours juridique. Il s'agit alors d'étudier le rôle que la deixis spatiale joue dans la référenciation spatio-temporelle propre à la fiction dramatique (Petitjean), la déictisation interne et externe dans *La Modification* de Michel Butor (Colas-Blaise), ainsi que la manière dont les déictiques participent au partage des expériences dans la poésie lyrique (Biglari). Enfin, l'attention se porte sur les raisons de la rareté des déictiques dans le discours juridique (Barraud).

Empruntant ses exemples à des œuvres dramatiques classiques et contemporaines, *André Petitjean* se propose de montrer comment la

deixis spatiale intervient dans le processus de référenciation à la base de la détermination des cadres spatio-temporels accueillant les événements de la fiction dramatique. Il traite plus spécialement des emplois des adverbes spatiaux que sont *ici* et *là(-bas)*, en soulignant les particularités de ces derniers : « leur composante instructionnelle » demande à ce que, pour chaque occurrence, l'on cherche à imposer la « chaîne référentielle indexicale qui permet de passer de l'occurrence à la portion d'espace qu'elle sert à désigner ». Plus largement, l'auteur met en évidence des spécificités du langage dramatique, tout en établissant des liens avec les interactions verbales ordinaires. Il s'interroge, plus particulièrement, sur les contraintes qui pèsent sur les déictiques fonctionnant dans des dialogues fictifs et destinés aux lecteurs et aux spectateurs. C'est ainsi que, distinguant la « dialogie interne » de la « dialogie externe », il propose de décomposer le « macrocosme » global de la fiction dramatique en deux chronotopes, « mimétique » et « diégétique ».

Visant à mettre ses hypothèses à l'épreuve de *La Modification* de Michel Butor, *Marion Colas-Blaise* étudie la question de la deixis et du déictique à partir d'un double mouvement : celui de la déictisation interne et celui de la déictisation externe. Réexaminant sur de nouveaux frais le « vous » si caractéristique de *La Modification*, qui est récurrent dans le roman avant l'émergence sporadique du « je », l'auteure aborde l'auto-dialogisation sous l'angle de la genèse de l'ipséité : une genèse marquée par un « vous » conçu comme une espèce d'équivalent d'un « on » ou d'un « ça » témoignant du passage du proto-embayage à l'embayage sur la situation d'énonciation. Ensuite, adoptant le point de vue de l'indexicalité et du fonctionnement référentiel du déictique, l'auteure porte toute son attention sur le SN démonstratif. Enfin, sensible à une « iconisation » du plan de l'expression, elle propose de voir dans la singularisation de la ponctuation et de l'organisation de la page les traits d'un style déictique.

À partir d'une étude systématique des différents types de déictiques dans *Les Contemplations* de Victor Hugo, *Amir Biglari* propose une réflexion générale sur la fonction de cette catégorie linguistique dans la poésie lyrique. L'auteur montre que les déictiques, en constituant – ou en feignant de constituer – un cadre coréférentiel entre l'énonciateur et le lecteur, font partager le même champ de présence et le même espace tensif ; d'où la synchronisation des flux perceptifs et des modulations

affectives. Ainsi les déictiques peuvent-ils être considérés comme les principaux éléments linguistiques pour le partage des expériences, pour que le lecteur, au-delà de la compréhension rationnelle de la poésie lyrique, la reproduise, l'assume et la fasse sienne en touchant l'instance originelle de la signification qui est le corps sensible. Cette hypothèse semble généralisable à d'autres types de discours, de même qu'à des pratiques.

Boris Barraud souligne le caractère marginal de la linguistique juridique et, surtout, en son sein, la rareté des travaux consacrés aux déictiques. Bien plus, à moins d'être oral, le discours juridique est réfractaire aux déictiques, cela en raison, d'abord, de sa vocation à la « généralité » et à l'« impersonnalité » ainsi que de son caractère spécialisé et technique. Selon l'auteur, cela s'explique également par le besoin de sécurité juridique : les règles de droit sont censées être neutres, applicables à tout le monde, partout et à tout moment, au-delà des contextes d'énonciation particuliers. À cela s'ajoute le déplacement d'accent sur le récepteur, qui doit avoir accès à un langage aussi « distancié » que possible, qui réduise le nombre des interprétations possibles. L'auteur propose alors de distinguer du contexte d'énonciation le contexte général, qui doit garantir la pertinence des normes.

La troisième partie regroupe des contributions explorant le rôle des déictiques dans le langage visuel et dans les langages syncrétiques, notamment dans la bande dessinée, le tableau et l'audiovisuel. La question est d'abord celle de l'entrejeu de la deixis et de l'indexicalité dans le cas de textes scripto-iconiques (Klinkenberg). Elle est également celle de la place du spectateur, la limite entre l'univers du spectateur et celui du récit pouvant s'effacer plus ou moins (Le Guern). Il s'agit de préciser les modalités de la participation des spectateurs dans le cas des productions audiovisuelles (Périneau-Lorenzo) et de distinguer différents « régimes scopiques » (Soulages).

Odile Le Guern s'intéresse à la deixis dans l'énonciation visuelle, ceci alors même que l'iconicité semble peu compatible avec le système de la deixis tel qu'il se déploie dans le verbal. L'auteure s'attache à défendre l'idée que la deixis picturale est orientée vers le spectateur, qui est désigné comme témoin de la scène et impliqué par le geste et le regard comme acteur dans l'espace représenté. La frontière entre l'univers du spectateur et celui du récit peut s'en trouver estompée. Plus précisément,

le visiteur s'engage plus ou moins dans le récit, revêtant également le rôle d'acteur/actant dans un programme narratif. Concrètement, l'auteure fait référence à l'œuvre emblématique de Philippe de Champaigne, *Saint Jean-Baptiste dans le désert*, où Jean-Baptiste désigne le Christ à l'intention du spectateur par un « regard camera ». Selon l'auteure, cette réflexion dépasse le contexte religieux et elle est aussi valable pour les pratiques profanes de la scène de genre de la tradition hollandaise et flamande du XVII^e siècle.

Jean-Marie Klinkenberg focalise sa réflexion sur les relations entre texte et image (bande dessinée, affiche...). Si ces relations ont souvent fait l'objet d'études de cas, les instruments théoriques manquent encore pour les décrire, certains concepts ayant cette prétention, comme le « relais » et l'« ancrage » barthésiens, se révélant insuffisants. Dans la perspective d'une grammaire exhaustive de la relation scripto-iconique, cet article insiste sur les unités – démonstratifs, déictiques, adresses – fonctionnant à l'intérieur d'une deixis interne ou externe, centripète ou centrifuge, ainsi que sur les facteurs guidant l'interprétation. Se fondant sur une série d'exemples empruntés à des aires culturelles et à des époques différentes, l'auteur décrit le jeu de la deixis et de l'indexicalité, qui incombe autant au composant visuel de l'énoncé scripto-iconique qu'à son composant verbal. Les index peuvent être explicites ou implicites, correspondre à des marques localisées (par exemple, la flèche) ou à la globalité de l'« espace sémiotisé ».

Explorant les enjeux de la deixis dans les productions audiovisuelles, *Sylvie Périneau-Lorenzo* propose une conception intégrative de la deixis, dans une perspective multi-modale et sémio-pragmatique. À cet effet, elle prend appui sur un corpus de productions modernes et contemporaines (film grand public, série télévisée atypique, film d'auteur), cherchant à distinguer la deixis anaphorique de la deixis indiciale. En même temps, la richesse des jeux déictiques constatés ainsi que la version cognitive de la théorie de la deixis conduisent l'auteure à affiner l'identification des phénomènes, en montrant qu'il faut résolument compter avec la participation des spectateurs. Ainsi, considérant la nature syncrétique de l'audiovisuel et visant à rendre compte de la réception à la fois perceptive, cognitive, narrative et pathémique, l'auteure propose, dans une optique sémio-pragmatique, d'aborder les productions audiovisuelles sous l'angle d'une « deixis spectatorielle ».

Traçant un vaste parcours de l'image fixe à l'image animée au cinéma et à la télévision ainsi qu'à l'image numérique, *Jean-Claude Soulages* s'interroge sur les configurations des déictiques iconiques, plastiques et cinétiques. Le spectateur est sensible à des signifiants indiciels qu'il est possible d'articuler en « percepts locaux et singuliers ». On peut y associer des « instructions de sens » en direction du regardeur. Un premier déictique est relatif à la pratique sociale qui confère à l'image un statut générique et y associe des instructions commandant à un « modèle perceptif ». La deixis doit également être pensée par rapport au « *double corps du spectateur* » (vision du dehors et regard du dedans). Ensuite, sous l'effet de l'image animée, qui comporte ses propres déictiques temporels, spatiaux, cinétiques, sonores, le corps « performé » du sujet regardant entre dans le monde des images. La télévision supprime la distance entre le spectacle et le spectateur (construction d'un « nous » inclusif), avant un dernier régime scopique, voulu par les technologies numériques et les industries créatives.

La dernière partie aborde les pratiques dans trois domaines très différents : la psychanalyse, la danse et l'expérience urbaine médiatisée. Il s'agit non seulement de se réinterroger sur les opérations sémiotiques du débrayage et de l'embrayage en psychothérapie (Darrault-Harris), mais encore d'identifier des gestes à vocation déictique dans le tango argentin, en dégagant un dispositif énonciatif (De Luca), et de proposer une approche « écologique » de la deixis à même de rendre compte des interactions liées à la balade urbaine (Thiburce).

Ivan Darrault-Harris met en avant la théorie du changement en psychothérapie dénommée « Psychiatrie de l'Ellipse », qui suppose que le patient accomplit un déplacement de son énonciation, depuis la diction en *je, ici, maintenant* jusqu'à la fiction en *il, ailleurs, alors*, depuis le « débrayage énonciatif » jusqu'au « débrayage énoncif ». L'auteur note que le récit est bien le mode d'énonciation mobilisé par le travail de création proposé au patient accueilli en Art-thérapie, mais que des difficultés et obstacles peuvent surgir : une production trop proche du « foyer de diction », où s'exprime la souffrance, ou au contraire une production qui, du fait du récit fictif, installe une distance trop importante s'avèrent inefficaces. Enfin, le débrayage énoncif installé et réussi manifeste un phénomène singulier : il faut que la triade *il, ailleurs, alors* se charge de la triade *je, ici, maintenant*, principalement en termes passionnels, pour

que le changement attendu se produise. D'où une ouverture en direction d'un embrayage sous-jacent, invisible mais indispensable.

Valeria De Luca se penche sur les formes et figures gestuelles du tango argentin, c'est-à-dire sur une possible fonction déictique, notamment spatiale, de certains gestes dansés et sur leur variabilité praxéologique. Dans ce cadre, elle se concentre sur l'identification de gestes à vocation déictique, notamment à partir du dispositif énonciatif appelé *marcación* et de la relation entre forme et figure gestuelle. Ainsi se révèle leur double nature, à savoir un déploiement par *esquisses* et par *marquages*, témoignant de la variété et de la variabilité de ces mêmes gestes. Les qualités déictiques des gestes, dans l'espace et dans le temps, sont tributaires de propriétés que l'auteure dit « iconiques/figurales », mais aussi « proprioceptives, sensibles », voire « affectives ». À un niveau plus général, elle fait l'hypothèse d'une déicticité diffuse suivant laquelle les déictiques fonctionneraient comme des « attracteurs » qui se rattachent à l'une ou l'autre face de la « *forme-signe* » de la danse. L'auteure introduit également la notion plus englobante de motif.

Enfin, à partir d'enregistrements audiovisuels de deux balades urbaines guidées (*Esprit skate*), *Julien Thiburce* propose une approche « écologique » de la deixis, plus particulièrement des processus d'actorialisation, de temporalisation et de spatialisation dans le cadre d'interactions étudiées *in vivo* et de scénarisations de l'action. Plus précisément, il se propose d'approcher une *origo déictique* sur le plan « micro-interactionnel » en articulant l'expérience polysensorielle avec le caractère polysémiotique de l'espace, ceci grâce à la multimodalité langagière. Finalement, l'auteur interroge conjointement une scène pratiquée en public et sa discoursivisation à travers l'énonciation photographique de l'espace. Il attache une attention particulière aux usages qui ne sont pas considérés comme déjà-là. Il montre comment, sur le fond d'un double ancrage – un « ancrage de l'énonciation dans un espace social par des acteurs et un ancrage des acteurs dans un espace social par l'énonciation » –, les pratiques émergentes peuvent être pensées comme des usages, mais aussi comme des praxis et des ruses.